

2015

## Dieppe la fabrication d'un mythe

Béatrice Richard

Follow this and additional works at: <https://scholars.wlu.ca/cmh>



Part of the [Military History Commons](#)

---

### Recommended Citation

Béatrice Richard "Dieppe la fabrication d'un mythe." *Canadian Military History* 21, 4 (2015)

This Article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in *Canadian Military History* by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

# Dieppe

## la fabrication d'un mythe

Béatrice Richard

**NOTE: An English translation of this article may be found online at <[www.canadianmilitaryhistory.ca/richard-dieppe](http://www.canadianmilitaryhistory.ca/richard-dieppe)>.**

Lancé il y a soixante-dix ans, le 19 août 1942, le raid de Dieppe a laissé une marque indélébile au Canada. Et pour cause. Première offensive majeure contre la forteresse Europe, l'opération Jubilee s'est soldée par un cuisant échec. Cinq mille Canadiens, soit les cinq sixièmes des troupes engagées, essuyèrent en quelques heures des pertes de près de 70 pour cent. Depuis, les historiens n'ont cessé de retourner la question dans tous les sens : comment expliquer un tel désastre? Source de leçons salutaires en vue du débarquement de 1944 pour les uns, sacrifice inutile pour les autres, rarement une intervention militaire aura autant polarisé les opinions et intrigué les chercheurs. Cependant, la quasi-totalité des études se concentre

sur les dimensions tactiques et opérationnelles du raid<sup>1</sup>. En effet, à l'exception des travaux de Brian L. Villa et de Peter Henshaw<sup>2</sup> qui portent la prise de décision, les auteurs ont davantage cherché à analyser les lacunes de l'opération qu'à s'interroger sur sa pertinence. Les historiens se sont encore moins intéressés à la façon dont les responsables de Jubilee avaient publicisé l'événement, même si l'épisode avait marqué durablement les mémoires<sup>3</sup>. Il a fallu attendre que Timothy J. Balzer dissèque la politique de communication du maître d'œuvre de l'opération, la direction des Opérations combinées (DOC), pour apprendre que, dans ses grandes lignes, l'histoire destinée aux journaux avait été écrite d'avance quelle que soit l'issue des combats<sup>4</sup>. Tout comme l'historien Paul Veyne se demandait si les Grecs de l'Antiquité croyaient à leurs mythes<sup>5</sup>, on peut se demander jusqu'à quel point les Canadiens furent dupes du subterfuge. Il demeure certes délicat de traiter une source aussi volatile que l'opinion publique, d'autant plus qu'à l'époque les méthodes de sondage restaient largement expérimentales, donc peu fiables<sup>6</sup>. On peut néanmoins tenter de capter le sentiment populaire en examinant les sources indirectes que constituent les journaux. Si l'on admet que, dans un pays démocratique, la presse reflète les tensions et rapports de force qui travaillent la société<sup>7</sup>,

l'analyse de ce filtre complexe devrait permettre de reconstituer le récit que l'on a tenté de « vendre » au public et comment ce dernier l'a reçu. Le présent article propose donc de tester cette hypothèse sur un échantillon de la presse québécoise francophone, là où la manipulation de l'information atteignit des sommets avec des résultats parfois étonnants<sup>8</sup>.

### Manipuler : une arme à double tranchant.

À l'été 1942, la presse canadienne n'en a que pour les batailles de Stalingrad et d'El-Alamein. Hormis les attaques de sous-marins allemands dans le Saint-Laurent,

**Abstract: As historian Paul Veyne wondered whether the ancient Greeks believed in their myths, one may wonder to what extent Canadians were the dupes of propaganda during the Second World War, particularly with regards to the Dieppe Raid of 19 August 1942. This article attempts to clarify the issue by analyzing the way French-Canadian newspapers "sold" the news and how this communication strategy led to the opposite result to that intended. Ironically, by focusing on the heroic struggle of the only French-Canadian regiment involved in the operation – les Fusiliers Mont-Royal – and on its casualties, the francophone press in Quebec helped shape the myth that French-Canadian troops were the principal victims of the disaster.**

**Résumé : Tout comme l'historien Paul Veyne se demandait si les Grecs de l'antiquité croyaient à leurs mythes, on peut se demander jusqu'à quel point les Canadiens furent dupes de la propagande durant la Seconde Guerre mondiale, notamment quand vint le moment de relater le raid de Dieppe, au lendemain du 19 août 1942. Cet article tente d'élucider la question en analysant la façon dont les journaux canadiens-français « vendirent » la nouvelle et comment cette stratégie de communication aboutit au résultat inverse de celui escompté. Ironiquement, en mettant l'accent sur le combat héroïque de l'unique régiment canadien-français – les Fusiliers Mont-Royal – et sur les pertes francophones, la presse francophone québécoise contribua à façonner le mythe voulant que les troupes canadiennes-françaises aient été les principales victimes du désastre.**



**Cette photo emblématique de Dieppe, prise par les Allemands peu de temps après la fin du combat, saisit la mort et la destruction qui affligèrent les Canadiens sur la plage.**

la guerre vue du Canada reste un événement lointain, presque irréel, que l'on vit par procuration, principalement à travers le filtre des médias, journaux et radio, ou encore des lettres qu'envoient les êtres chers partis pour la grande croisade. C'est dans ce contexte que tombe la nouvelle du raid de Dieppe. Les premiers communiqués annoncent que des Canadiens sont de la partie. Sur le front domestique, la guerre devient enfin une réalité tangible avec des combattants auxquels la population peut s'identifier. Dès lors, les services de relations publiques du quartier général des opérations combinées (QGOC) entrent en action et tentent de transformer le fiasco en victoire, leurs communiqués martelant que plusieurs objectifs ont été atteints. Plus de deux mois

durant, ils présenteront ce baptême du feu des Canadiens, comme un tournant dans la guerre, un sacrifice nécessaire pour paver la voie à la grande invasion du continent européen. Se construit ainsi une trame narrative que les différents organes de presse adapteront à leurs sensibilités particulières.

Durant cette période, le récit de Dieppe qui transpire des journaux se construit en trois temps : la phase stratégique (19-20 août), durant laquelle on tente de justifier l'opération; la phase héroïque (21 août-14 septembre), sans doute la plus paradoxale puisque des listes de victimes cohabitent avec des articles célébrant les « exploits » des combattants; enfin, la phase de la « révélation » (à partir du 15 août), soit celle du bilan officiel

des pertes – auquel se greffe trois jours plus tard, la diffusion d'un rapport officiel sur l'opération. Cette évolution correspond-elle à une stratégie d'information précise? L'historien Timothy J. Balzer a répondu par l'affirmative après avoir scruté les archives militaires d'Ottawa à Londres. Il ressort notamment de son étude qu'avant même le déclenchement du raid la direction des Opérations combinées avait convenu que l'opération serait présentée comme un succès, sans égard à la tournure des événements<sup>9</sup>.

Dans la mesure où les organes de presse s'abreuve à des sources similaires, ce schéma narratif se retrouve dans la plupart des publications canadiennes et se clôt sur une même amertume d'un océan à l'autre. Par médias interposés,

l'épreuve de Dieppe tend ainsi à souder les Canadiens dans un récit commun, les amenant à partager au moins l'espace de quelques semaines, un même imaginaire national. La bulle éclate à la fin de l'été, une fois l'étendue des dégâts révélée. Contre toute attente, cependant, les critiques les plus vives ne proviendront pas du Canada français, pourtant réfractaire à un effort militaire illimité, comme en témoigne son rejet de la conscription lors du plébiscite d'avril 1942, mais de la presse conservatrice anglo-canadienne. L'opération servira de prétexte à cette dernière pour rappeler au gouvernement qu'il doit compenser les pertes en instaurant la conscription. À travers Dieppe, c'est bien sûr la politique de guerre des Libéraux que l'on met ainsi en cause notamment le souci de ménager l'électorat canadien français qui l'oriente. À cet égard, la politique de communication du gouvernement, laquelle consiste à fournir une information spécifique aux Canadiens français, accentue le malaise<sup>10</sup>. Par exemple, la couverture du raid provoque dès le début une échauffourée entre le *Star* de Toronto (libéral), qui souligne en termes élogieux la participation des Canadiens français à l'expédition, et le *Globe and Mail* (conservateur) qui s'offusque de tant d'attention. Incompréhension du *Star* (libéral) qui, en retour, ne voit pas où est le mal, tandis que *Le Devoir* résume : « Le *Star* oublie que le *Globe and Mail* croit atteindre M. King en visant le *Star*<sup>11</sup>. »

Pour le malheur du gouvernement libéral, la politique d'information de la DOC manquera sa cible, l'écart entre sa rhétorique triomphaliste et la vérité qui ne manquera pas de transpirer étant trop grand. Certes, le haut-commandement canadien tentera bien par la suite de faire diffuser une version plus réaliste, mais Mountbatten s'y opposera vigoureusement, ses services de communication reprenant le contrôle



**Le vice-amiral Louis Mountbatten était le commandant en chef des Opérations combinées et, à ce titre, le principal responsable du raid de Dieppe. Il s'acharna à contrôler l'information relative au raid à peine l'opération terminée.**

de l'information dans les journaux britanniques<sup>12</sup>. Les Canadiens subirent des pressions directes plus tard, notamment lorsque l'historien officiel du ministère de la défense, C.P. Stacey, fut sur le point de publier un premier rapport officiel sur le raid, à la mi-septembre : Mountbatten intervint alors personnellement pour que l'on édulcore un document pourtant honnête, compte tenu des circonstances. Cette tromperie aura pour effet de discréditer le gouvernement canadien, censé alors contrôler l'information de guerre, les plus modérés l'accusant d'avoir ainsi masqué un fiasco<sup>13</sup>.

Pour sa couverture de l'événement, la presse francophone s'alimente aux mêmes sources que son homologue anglophone, soit les correspondants de guerre et les communiqués officiels, en plus d'avoir à se plier aux directives de la censure et de la propagande<sup>14</sup>. C'est par conséquent dans les éditoriaux et dans le traitement de la nouvelle que s'exprimeront les divergences et dissidences. Néanmoins ce relatif espace de liberté s'amenuise constamment. À partir de mai 1942, la

censure se réorganise et le ministère de la Défense nationale en profite pour réclamer un contrôle plus strict de la diffusion des informations militaires dans la presse écrite et à la radio<sup>15</sup>. Par ailleurs, à partir de juillet les services d'information du gouvernement décident d'utiliser les journaux en priorité pour transmettre leur message, leur directeur, Charles Vinning, les estimant plus efficaces que les posters, dépliants ou fascicules amplement utilisés jusque là<sup>16</sup>. C'est dans ce contexte que germe l'idée de diffuser dans la presse des idéaux-types de combattants canadiens-français auxquels le public francophone serait *a priori* susceptible de s'identifier davantage. Le raid de Dieppe fournira certes une occasion inespérée de promouvoir leur valeur au combat, mais compte tenu de son issue, le résultat ne sera guère probant. Ironiquement, cette politique de communication finira même par persuader nombre de Canadiens français qu'ils furent les principaux – sinon les seuls – sacrifiés dans l'expédition funeste. Trois exemples illustrent l'ancrage de ce mythe dans la mémoire collective.

Dans l'histoire du collège Stanislas, les deux fondateurs de l'institution, Jeannette et Guy Boulizon, rapportent que « le malheureux raid de Dieppe [devait faire] en quelques heures plus de 2000 victimes, surtout canadiennes-françaises<sup>17</sup>. » En entrevue, Mme Boulizon nous a expliqué que « les Français [du Canada] étaient absolument scandalisés [de voir] qu'on envoyait tous les Québécois aller se faire tuer sur les plages de Dieppe, les Anglais [d'ici] restant bien peignards (...). Les hauts gradés restaient en Angleterre... tous les petits Canadiens français, tous, allaient se faire tuer<sup>18</sup>! » En entrevue, François-Albert Angers, économiste nationaliste bien connu, nous a livré une interprétation similaire: « Ma réaction [a été] de trouver qu'en somme, on avait sacrifié des



Des quatre journaux, un récit commun se dégage, quasi mythologique, mettant en scène des figures archétypales: les combattants du Fusiliers Montréal, seule unité francophone impliquée, rapidement consacrés « héros de Dieppe », leur aumônier, le major Armand Sabourin et leur commandant, le colonel Dollard Ménard. À cet aréopage se greffe leurs hérauts, en les personnes des correspondants de guerre, notamment Ross Munro qui viendra présenter une conférence au Québec, largement relayée dans la presse. Malgré leur rôle secondaire sur le terrain, les *Fusiliers Mont-Royal* (FMR) se retrouvent donc propulsés à l'avant-scène de la tragédie, du moins au Québec. Voici comment.

Le 19 août 1942, le raid de Dieppe fait partout la une, les journaux saluant avec une belle unanimité une victoire coûteuse en hommes, mais ô combien nécessaire, reproduisant ainsi le discours de la DOC. En quelques jours, le récit de Dieppe semble déjà scellé; tous les éléments clés de l'entreprise, de même que ses justifications, reprises jusqu'à aujourd'hui par maints auteurs, s'étalent dans les journaux, le rideau à peine refermé sur la tragédie. À l'instar des autres quotidiens, *Le Devoir* reproduit des communiqués de la Presse canadienne annonçant que les troupes canadiennes ont débarqué « sur tous les points choisis » et « pris la baie d'assaut » après avoir essuyé « une résistance particulièrement violente sur le flanc gauche tandis que les Canadiens débarquaient des chars au centre et que l'aile droite atteignait rapidement son objectif<sup>21</sup>. » En éditorial, Georges Pelletier tempore cet enthousiasme en signalant qu'il ne s'agit que d'un « coup de sonde » comme tant d'autres de ceux qui l'ont précédé<sup>22</sup>. Pour sa part, *La Presse* conclut sans ambages au succès total, comparant le débarquement au raid de Saint-Nazaire, les Allemands pris par surprise ayant subi « des pertes

Canadiens français; on avait fait des expériences avec nos soldats, en les envoyant dans une mission impossible<sup>19</sup>. » Un manuel d'histoire québécois des années quatre-vingt tient les mêmes propos. On peut y lire : « Les troupes *canadiennes-françaises* (souligné par nous) subissent un retentissant échec; elles perdent 2 753 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers<sup>20</sup>. » Comment des gens éduqués et a priori informés ont-ils pu adhérer à une telle contre-vérité? Une partie de la réponse ne se trouvait-elle

pas dans le battage médiatique qui a entouré Jubilee? Nous avons cherché à vérifier cette hypothèse en analysant un échantillon de quatre titres francophones significatifs, soit *La Presse* et la *Patrie*, deux quotidiens à grand tirage de tendance libérale, *Le Canada*, organe du parti libéral du Canada, et *Le Devoir*, organe de l'élite nationaliste canadienne-française.

### Justifier l'opération : la phase stratégique

très sérieuses<sup>23</sup>. » Enthousiasme comparable chez l'éditorialiste du *Canada*, Edmond Turcotte, pour qui le raid préfigure la grande invasion : « une répétition générale pour le jour où les forces britanniques se jeteront comme une masse sur les fortifications nazies<sup>24</sup>. »

Mis à part le bilan exact des pertes, la trame des événements est rendue publique moins de vingt-quatre heures après la fin de l'opération. Le principal argument avancé pour la justifier est d'ordre stratégique : il s'agit d'un préliminaire à l'ouverture du Second Front réclamé par Staline, soit une « répétition générale de ce que pourrait être le lancement d'un second front sur le continent européen<sup>25</sup>. » Ensuite, son lancement répond à des impératifs opérationnels : le Quartier Général de la Défense nationale à Londres insiste sur la nature « expérimentale » du raid, se félicitant d'avoir ainsi acquis « une expérience vitale dans l'emploi de troupes suffisamment nombreuses dans une attaque ainsi qu'une expérience dans le transport de l'équipement lourd des troupes durant des opérations combinées » Vient enfin la justification doctrinale : l'opération s'inscrit dans le cadre d'une doctrine globale, soit celle des « coups de sonde » destinés à tester les défenses ennemies tels que les raids de Saint-Nazaire, du Spitzberg et de l'Islande<sup>26</sup>. Selon les alliés, les objectifs sont partiellement atteints, ce qui en fait un succès, soit la destruction d'une batterie de six canons et du magasin de munitions, d'une station de radio et d'une batterie antiaérienne. En cela, les services de relations publiques suivent exactement le plan de communication adopté à la veille du raid. Dans les mêmes journaux toutefois on retrouve

des communiqués allemands qui démentent cette interprétation et qualifient l'opération de « défaite accablante » et d'« entreprise d'amateurs » répondant à des impératifs davantage politique que militaire<sup>27</sup>. Les contradictions entre l'information alliée et l'information ennemie ajoutent à la confusion et à l'inquiétude – certaines sources alliées évoquent le chiffre de 15 000 participants.

Notons qu'au cours de ces premières vingt quatre heures, seul Gérard Pelletier du *Devoir* suppose la participation des FMR et s'inquiète ouvertement du sort des combattants canadiens-français : « On croit que parmi les raiders, il y avait, à Dieppe, des troupes détachées du régiment montréalais de langue française dit des « Fusiliers Mont-Royal » ainsi que d'autres unités canadiennes-françaises. On attendra des précisions à ce sujet et les listes des blessés et des disparus permettront de juger mieux de la part des nôtres dans le raid sur Dieppe<sup>28</sup>. » Il faut attendre la seconde phase du récit, c'est-à-dire le 21 août pour que les Fusiliers Mont-Royal entrent en scène. De tous les journaux, *Le Devoir* se montre le plus alarmé, confirmant l'éditorial de la veille. « On craint que les pertes canadiennes n'aient été élevées à Dieppe. On attend ici les listes, surtout des Fusiliers Mont-Royal », peut-on lire en manchette. Une telle formulation suggère que le mythe de Dieppe, soit l'idée selon laquelle les Canadiens français aient été les principaux sacrifiés dans l'affrontement, a commencé à s'imposer

dès l'annonce du raid, du moins chez les nationalistes. Alerté par les comptes rendus des correspondants de guerre, Gérard Pelletier craint déjà le pire :

Les nouvelles déjà venues au sujet de Dieppe font prévoir de longues listes de morts et de blessés, ainsi que de disparus. Tous les correspondants qui décrivent ce qui s'est passé sur le littoral dieppois et dans les environs ne manquent pas de signaler que le combat a été acharné, que les pertes ont été considérables et que si les soldats sont rentrés victorieux en Angleterre, plusieurs des leurs sont restés en terre française ou s'en iront dans les camps de prisonniers allemands. Il fallait s'attendre à cela<sup>29</sup>.

Ce que l'on trouve dans les autres journaux laisse aussi entendre, quoique sur un ton plus enthousiaste, que les FMR ont fait tout le travail, contribuant de la sorte à forger le mythe du Canadien français sacrifié à Dieppe. À cet égard, la



Canadian Forces Photo ZK 28

---

**Le lieutenant-colonel Ménard, le commandant des Fusiliers Mont-Royal, fut acclamé par la presse comme l'un des héros de l'opération malheureuse.**

---



John Grierson (à gauche), directeur de la Commission d'information en temps de guerre, en réunion avec Ralph Foster, chef graphiste à l'Office national du film du Canada. Un des posters produits par ses services mettait en valeur les hauts faits du lieutenant-colonel Dollard Ménard à Dieppe. On peut voir cette affiche à l'arrière des deux hommes.

manchette du *Canada* a de quoi frapper l'imagination :

Les "Fusiliers Mont-Royal" nous ont fait honneur à Dieppe/Les Canadiens français portaient des pamphlets de propagande et des affiches recommandant aux Français de rester neutres pour ne pas s'attirer de représailles/Héroïsme d'un aumônier/Les Nazis assassinent leurs prisonniers Canadiens français [sic] et en font mettre d'autres tout nus, mais sans pouvoir les empêcher de s'en revenir avec leurs blessés [sic]<sup>30</sup>.

Pour sa part, *La Presse* salue en première page « La belle conduite de nos Fusiliers...sous les tirs intenses de l'ennemi, à Dieppe<sup>31</sup>. » Écho identique dans *La Patrie* qui souligne

l'« Héroïsme des Fusiliers Mont-Royal et de leurs aumôniers à Dieppe<sup>32</sup>. »

Durant les deux jours suivant le raid, les dépêches présentent presque systématiquement les combattants canadiens comme des « Commandos », ce qui contribue à en magnifier les exploits. Les journaux, incluant *Le Devoir*, ne remettent guère en question cette métamorphose de simples soldats en super héros. Les premières manchettes distinguent assez clairement les « commandos anglais » des « fantassins canadiens ». Cette distinction tend cependant à disparaître des comptes rendus. Les rédacteurs renforcent au contraire l'amalgame entre soldats et commandos en spécifiant que ces derniers « relèvent de la division des opérations combinées<sup>33</sup>. » La

manchette la plus frappante à cet égard demeure celle de *La Patrie* qui annonce : « Le commando laisse Dieppe en Ruines<sup>34</sup>. » Très vite, cette gloire rejaillit sur les Fusiliers Mont-Royal qui se voient promus « commandos » sitôt leur participation au raid annoncée. Le correspondant William Stewart de la Presse canadienne soutient que ceux-ci ont été « instruits » en ce sens et qu'il les a lui-même accompagnés dans leur entraînement<sup>35</sup>. Allégation similaire dans *Le Canada* où le lecteur apprend que « Les Fusiliers étaient depuis longtemps entraînés à la tactique des Commandos » et dans *Le Devoir* où les Fusiliers sont dépeints comme « des commandos du Québec entraînés spécialement... pour l'historique raid de Dieppe<sup>36</sup>. » Si le terme « commando » disparaît des comptes rendus officiels dès le 22 août, il ne s'efface pas pour autant des journaux. Ainsi, le terme revient-il régulièrement dans les légendes de photo pour désigner les combattants de Dieppe, signe que les rédacteurs ou chefs de pupitre l'ont définitivement intégré à leur vocabulaire.

### Esthétiser le carnage : la phase héroïque

Durant la phase « héroïque », une contradiction très nette s'installe entre ce triomphalisme et les listes de victimes qui s'étalent presque quotidiennement dans les journaux, d'où un « malaise » que tentera par la suite de conjurer J.L. Ralston, le ministre de la Défense

nationale, en présentant un premier compte rendu officiel de Jubilee. Entre temps, les services de relations publiques continuent d'alimenter la presse avec les reportages des correspondants de guerre et les témoignages mettant en vedette les combattants du FMR, matériel qu'exploitent à fond les journaux québécois, toutes orientations confondues. C'est le cas du *Devoir* qui reproduit un câble de la Presse canadienne, lequel accorde un rôle prépondérant à l'unité canadienne-française, les autres étant reléguées au second plan:

Les Fusiliers Mont-Royal, de même que leurs camarades, ont reçu vaillamment le baptême du feu dans un combat dont la violence peut se comparer avec tout ce qu'ont pu expérimenter leurs pères durant la première grande guerre. Ils ont vu un certain nombre de leurs camarades tomber sous les balles ennemies, d'autres s'affaïsser couverts de blessures, d'autres enfin capturés par les Allemands<sup>37</sup>.

Là encore, les FMR sont présentés comme des combattants d'élite: « À cause de l'énergie, de l'habileté et du sang-froid dont ils avaient fait preuve en Angleterre lors d'exercices préliminaires, peut-on lire, ces Canadiens français ont été choisis dès qu'il s'agit d'exécuter l'opération de Dieppe, première d'une série de grandes opérations de sondage en vue de préparer l'invasion du continent européen. »<sup>38</sup> Écho identique dans la *La Presse* sous la plume du correspondant William Stewart qui souligne « la belle conduite de nos Fusiliers » dans « l'enfer de Dieppe ». En dernière page, la rédaction consacre les mêmes « héros canadiens-français de Dieppe », photo du régiment à l'appui<sup>39</sup>. *Le Canada* se montre tout aussi hagiographique en soulignant le rôle central des FMR ainsi que leur ardeur au combat: « Ils furent affectés

dès le début à un secteur infernal qui mit à l'épreuve tout leur courage: les canons allemands battaient la plage de débarquement, devant la ville; les Montréalais se battirent, comme tous les autres, avec héroïsme et rentrèrent à leur base avec bien des disparus (sic)<sup>40</sup>. »

Les tentatives d'esthétiser le carnage se heurtent cependant à une arithmétique implacable. Au rappel constant de la bravoure des Canadiens au combat font écho les listes des pertes et les différents hommages aux disparus – inhumation en Angleterre<sup>41</sup>, service religieux à Montréal<sup>42</sup>. Durant cette période, deux moments forts, la publication du rapport préliminaire sur le raid<sup>43</sup> et la conférence de Ross Munro, fournissent l'occasion de récapituler et de justifier le raid de Dieppe<sup>44</sup>, c'est-à-dire dix jours avant l'annonce officielle du bilan des pertes. Du 21 août au 4 septembre, des listes officielles des victimes sont publiées presque quotidiennement dans les journaux, parfois plusieurs le même jour<sup>45</sup>, mêlées à des articles enthousiastes sur la performance des Canadiens à Dieppe.

Ce traitement quasi schizophrénique de l'information semble avoir été moins bien reçu dans la presse anglophone que dans la presse francophone. Face à des informations de plus en plus contradictoires, *l'Ottawa Journal* s'exaspère: « Peut-on s'attendre à ce que nous connaissions la vérité et agissions en conséquence si ceux qui nous dirigent nous cachent les faits et essaient de nous duper en nous dorant la pilule<sup>46</sup>. » Deux jours

plus tard, le *Globe and Mail* se montre encore plus direct: « En dépit des protestations officielles voulant que le raid de Dieppe ait été un succès saisissant, peu d'éléments permettent de justifier ces conclusions<sup>47</sup>. »

On n'observe en revanche aucune critique comparable dans une presse francophone qui s'enorgueillit du sacrifice de « ses » Fusiliers sans trop poser de questions. Serait-ce parce que les exploits du régiment vedette, quel qu'en soit le prix, lavent les insultes que se sont attirés les Canadiens français en refusant d'appuyer la conscription? À cet égard, au lendemain du plébiscite, le premier ministre du Québec, Adélard Godbout, s'était senti obligé de préciser, en chambre: « Le vote d'hier sur le plébiscite dans la province de Québec n'en est pas un de refus de faire tous les sacrifices pour défendre notre pays. Nous, les Canadiens français, nous ne sommes pas moins loyaux que les autres. » Élevés au rang d'icônes, les Fusiliers serviraient ainsi







**Trois soldats des Fusiliers Mont-Royal à bord d'un navire de transport de troupe les amenant vers l'Angleterre en Avril 1942.**

grade des principaux intéressés. En second lieu, ils ajoutent les patronymes des seuls officiers anglophones montréalais. En comparaison, *La Presse* met davantage l'accent sur les Montréalais ce qui tend à effacer la discrimination linguistique dans la publication des listes. Pour le quotidien de la rue Saint-Jacques, une sélection s'effectue

d'alibis pour justifier une position controversée et promouvoir les vertus du volontariat<sup>48</sup>. Dans ce contexte, la publication des listes de disparus aurait paradoxalement pour effet d'accentuer la sacralisation du régiment francophone, décourageant *de facto* toute critique ouverte, même de la part des nationalistes. *Le Canada* règle la question en évitant le sujet – il ne publie que la première liste, le 22 août et s'abstient par la suite – pour se concentrer sur une rhétorique triomphaliste et promouvoir l'unité nationale. Les autres journaux francophones, incluant *Le Devoir*, publient les listes mais ne commentent pas les pertes.

Dans ce commun exercice, les approches diffèrent légèrement. *Le Devoir* cible expressément « les noms des Canadiens français ou des Montréalais<sup>49</sup>. » En clair, cela signifie que les rédacteurs commencent par sélectionner les patronymes des Canadiens français figurant sur les listes qu'ils reçoivent, sans égard à la provenance géographique, ni au

toutefois sur le plan iconographique. Contrairement au *Devoir*, l'éditeur publie des photos de victimes, mais ces dernières s'avèrent presque exclusivement d'origine canadienne-française tous grades confondus – à l'exception des officiers anglophones dont la photo est systématiquement affichée. On retrouve sensiblement le même traitement dans *La Patrie* qui dispose toutefois de moins d'espace que « la grosse Presse<sup>50</sup>. »

Quelle que soit l'approche des journaux, le résultat semble le même : une visibilité disproportionnée des victimes francophones puisque dans un cas, *Le Devoir*, on publie très majoritairement des noms canadiens-français, sans les photos, tandis que dans les deux autres publications on sélectionne presque exclusivement des photos de Canadiens français. Un tel traitement n'a certes rien de surprenant dans la mesure où les journaux visent un lectorat francophone. Ironiquement, cette surreprésentation expliquerait l'origine du mythe de Dieppe, évoqué

précédemment, voulant que les Canadiens français aient été parmi les plus touchés. C'est en cherchant à cibler le lectorat francophone que les services d'information auraient eux-mêmes contribué à ancrer cette conviction dans l'opinion publique. Prisonniers des sources officielles, encadrés par la censure, les journaux relayent un récit stéréotypé et finalement peu crédible.

Un autre facteur a probablement renforcé l'idée du public selon laquelle les Canadiens français étaient les plus exposés : la conférence que donne Ross Munro à Montréal, le 5 septembre, soit dix jours avant la « révélation » du bilan désastreux. Le correspondant de guerre, qui entreprend une tournée à travers le Canada pour raconter son expérience à Dieppe, ajuste en effet son récit au public francophone. Déplaçant les Fusiliers au centre de l'intrigue, il rapporte :

La flottille qui transportait les Fusiliers Mont-Royal se trouvait *au centre* [souligné par nous] de l'expédition [...] à gauche de la flottille des Fusiliers Mont-Royal, se trouvait celle transportant le Royal Régiment de Toronto. Quelque peu en avant, on distinguait celles de l'Essex Scottish de Windsor, de l'Infanterie légère de Hamilton et des chars d'assaut de Calgary. À droite, d'autres bateaux transportant le régiment de la Saskatchewan-sud et des Cameron Highlanders de Winnipeg<sup>52</sup>.

Le récit du correspondant de guerre est nettement plus édulcoré que son premier compte rendu, publié au lendemain du 19 août<sup>53</sup>. Effet de la censure? Les corps déchetés par l'artillerie ont cédé la place à des héros bien identifiés et apparemment invulnérables. Devant un auditoire de 8 000 personnes, le conférencier exalte – sans doute à juste titre – l'héroïsme de l'aumônier des Fusiliers Mont-Royal, le capitaine Armand Sabourin,

et de leur commandant, le colonel Dollard Ménard<sup>54</sup>. En témoigne ce portrait surhumain du commandant des Fusiliers :

Le colonel Ménard se mit à la tête de ses hommes et se préparait à se lancer à l'assaut de l'ennemi lorsqu'il fut atteint alors qu'il enjambait le parapet de la digue. Le feu de l'ennemi était alors extrêmement nourri et provenait non seulement des maisons où il s'était retranché, mais encore des falaises surplombant la plage et la ville.

Malgré ses blessures, le colonel Ménard resta à son poste et avec l'aide de ses officiers continua à diriger ses hommes qui, mélangés aux régiments de Toronto et Hamilton se battirent avec courage et sang-froid pendant des heures<sup>55</sup>.

Munro insiste: « Rien ne pouvait arrêter les gars du Canada français - en avant fut l'ordre donné et en avant il le demeura. » Tous les ingrédients du récit d'aventure sont rassemblés: un officier jeune et brave blessé par l'ennemi, canadien-français de surcroît, parvient à galvaniser le moral de ses troupes face à un adversaire écrasant. Taillé sur mesure pour le public canadien-français, l'exposé se révèle à cet égard totalement mensonger. Le correspondant se présente en effet comme le « témoin » oculaire des exploits du régiment canadien-français alors qu'en fait, il a débarqué à Puy avec le Royal régiment, c'est-à-dire à environ trois kilomètres des Fusiliers Mont-Royal<sup>56</sup>. Dès lors comment peut-il prétendre avoir vu ce qu'il décrit ? Le journaliste se fait ici propagandiste de l'effort de guerre car son récit reprend presque mot

---

**Des soldats des Fusiliers Mont-Royal sautant d'une péniche de débarquement durant un exercice avant le raid de Dieppe, le 26 février 1942.**

---

pour mot les communiqués de presse des affaires publiques. Certains historiens ont dénoncé depuis cette attitude<sup>57</sup>.

### La révélation des pertes : un sacrifice canadien-français

Le 15 septembre 1942, les Canadiens apprennent ce qu'ils redoutaient depuis longtemps, soit la perte de plus de la moitié des effectifs déployés à Dieppe. Un désastre. Cela n'empêche pas *La Presse* de continuer à s'extasier sur l'opération – « Les pertes totales du Canada à Dieppe atteignent 3 350 morts, blessés et disparus. Jusqu'à présent ce fut l'un des faits d'armes les plus glorieux des nôtres outre-mer<sup>58</sup>. » – alors que la liste des pertes s'étale sur deux pages complètes<sup>59</sup>. *Le Devoir* ne peut s'empêcher pour sa part d'ironiser: « Hélas! on ne fait pas la guerre sans qu'il en coûte<sup>60</sup>. »

Une fois connu le bilan officiel des pertes, les journaux canadiens réagissent diversement et pas forcément en fonction de leurs allégeances politiques. Ainsi, John Collingwood Read, du *Globe and Mail*, questionne la pertinence de l'opération et la compétence de ses concepteurs, estimant que les gains allégués ne valaient pas les pertes. D'autres journaux dénoncent

le manque de transparence des militaires, dont le *Regina Leader-Post*, pourtant libéral, qui déplore la surenchère héroïque au détriment de la vérité<sup>61</sup>. Pour le reste, les organes libéraux se taisent ou accepte la version officielle des leçons apprises<sup>62</sup>. Au Québec, on retrouve un patron similaire. L'éditorialiste de *La Presse* prend acte de l'échec mais ne s'en formalise guère :

Il est très clair maintenant que la mission des « commandos » canadiens s'est accomplie dans des circonstances où, bien que chaque détail de l'attaque fut prévu, les gains devaient s'acheter au prix de lourdes pertes. Cela, nos hommes n'étaient pas sans le savoir. N'importe! On leur donnait une tâche à remplir et ils la rempliraient, sans considérer les risques et les dangers. Attitude crâne, vaillante, admirable, bien dans la tradition créée par les officiers et les soldats de notre Dominion lors de la guerre 14-18.

Plus loin, reprenant le discours officiel, il ajoute : « Leur sacrifice n'aura pas été vain : il aidera à avancer le jour où nous réussirons enfin à terrasser l'ennemi et à restaurer la paix dans le monde<sup>63</sup>. »

Plus surprenante est l'absence de réaction immédiate du *Devoir* dont





Canadian Forces Photo PMIR 86-253

**Photo allemande d'un groupe de soldats canadiens capturés à Dieppe. Les écussons visibles sur leurs épaules suggèrent qu'il s'agit de membres des Fusiliers Mont-Royal.**

l'éditorial du 15 septembre se limite à la reprise des chiffres officiels. Gérard Pelletier n'aborde le sujet que la semaine suivante, en marge du rapport présenté par le ministre Ralston. Et encore se contente-t-il de relayer une question « très sensée » que se pose *Globe and Mail* à ce sujet: compte tenu des pertes de 67 pour cent, comment expliquer qu'une opération fondée sur l'effet de surprise ait été maintenue après que des navires allemands aient intercepté les convois alliés? Ironiquement, *Le Devoir* et le journal de Toronto s'entendent au moins sur ce point : l'imputabilité du ministre de la Défense, J.L. Ralston, dans une affaire encore nébuleuse, « très coûteuse et dont les résultats positifs restent à définir<sup>64</sup>. » Seule *La Patrie* se montre ouvertement critique, Eustache Letellier de Saint-Just mettant en doute la bonne foi des organisateurs du raid :

Nous ne croyons pas que la majorité de l'opinion canadienne se satisfasse,

maintenant que la vérité s'est faite, de l'explication facile déjà donnée à l'effet que le raid de Dieppe a permis d'obtenir des renseignements indispensables sur l'organisation défensive de l'ennemi. Si l'unique but de l'expédition était de sonder ces défenses côtières, on pourrait se demander si le même résultat n'aurait pas été obtenu sans un aussi grand déploiement de troupes<sup>65</sup>.

L'inquiétude que laisse poindre cette chronique, ainsi que la discrétion des autres journaux québécois renvoie à une même préoccupation, celle de la crise des renforts. Ce survol de la presse montre en effet que l'enjeu sous-jacent reste bel et bien la conscription. Cela expliquerait pourquoi, au début, l'insistance de la presse libérale sur le rôle des Canadiens français à Dieppe agace tant les journaux conservateurs. Une fois son bilan connu, les feuilles libérales semblent hésiter pour leur part à critiquer trop ouvertement l'opération de crainte de réveiller

le spectre de la conscription. Tout gaspillage des effectifs, comme cela se révèle être le cas à Dieppe, donne en effet des munitions à une presse conservatrice qui réclame l'application de la conscription. Dès lors, c'est moins l'échec du raid qui semble préoccuper cette partie de l'opinion que son exploitation partisane. Braquer les projecteurs sur les pertes à combler accentue la pression sur le gouvernement pour regarnir les rangs. L'éditorialiste de *La Patrie* s'en alarme: « À la lumière des révélations faites sur l'organisation du raid de Dieppe, ce serait une profonde erreur psychologique que d'invoquer les pertes subies là par l'armée canadienne pour raviver l'agitation conscriptionniste. » Quant au *Soleil*, il reproche à la presse Tory de se préoccuper davantage du recrutement à venir qu'aux vraies raisons du désastre :

Car, en somme, écrit-il, si ces deux expéditions [Hong Kong et Dieppe] ont coûté si cher au Canada, ce n'est

certainement pas la faute du colonel Ralston [ministre de la défense] ni celle de M. Mackenzie King... Le sachant fort bien, les agitateurs politiques se gardent bien d'attaquer de front le cabinet fédéral. Ils ne lui reprochent pas l'insuffisance des préparatifs ou le sacrifice énorme en énergie vitale, mais ils le somment de dire quels moyens il prend pour remplacer deux régiments perdus en quinze jours [à Hong Kong] ou des milliers d'hommes immolés en cinq heures [à Dieppe]<sup>66</sup>.

Le point final sera donné par Ralston le 18 septembre 1942 lorsqu'il diffusera le premier rapport officiel de *Jubilee* à la presse<sup>67</sup>. Difficile de cacher que la mécanique de l'offensive, à l'exception de quelques succès ponctuels – Varengeville et Pourville –, s'est déréglée rapidement. Même pour un lecteur non averti, les détails sont accablants: chars rapidement immobilisés sous le feu de l'ennemi; débarquement des unités de réserves, les Fusiliers Mont-Royal notamment, malgré l'embouteillage évident de la plage. En dépit de figures de style telles que l'évocation du « magnifique appui apporté par la Royal Navy », l'exposé ne convainc guère la presse de l'opposition qui le fait savoir<sup>68</sup>.

Les premières réactions proviennent du *Globe and Mail* qui se demande pourquoi on a poursuivi l'opération, sachant l'effet de surprise compromis. Le quotidien attribue 67 pour cent des pertes à cet impair. Dans *Le Devoir*, Georges Pelletier s'empresse de relayer la question: « Le «Globe and Mail» de Toronto (19 septembre) pose une question sensée...M. Ralston voudra sans doute éclaircir l'affaire, très coûteuse et dont les résultats positifs restent à définir<sup>69</sup>. » L'accent sera mis désormais sur l'« exploit » de Dieppe pour faire mousser les Emprunts de la victoire. Pour sa part, le ministre Ralston évite de commenter les « leçons de Dieppe »

en invoquant des raisons de sécurité: « On ne connaîtra que plus tard la valeur de l'expédition de Dieppe. Pour le moment il est impossible de faire une analyse publique des leçons du raid de Dieppe sans fournir des renseignements à l'ennemi<sup>70</sup>. »

Au début d'octobre, la décoration des « héros » de Dieppe clôt le cycle du récit médiatique de *Jubilee*<sup>71</sup>. Fidèle à son habitude, *Le Devoir* met l'accent sur les récipiendaires canadiens-français, en soulignant que vingt-sept d'entre eux ont été « décorés pour leur bravoure » et que « le plus fort groupe [des décorés] appartient au régiment des FMR. » Deux semaines plus tard, un grand ralliement en l'honneur des « héros » de Dieppe et destiné à mousser la vente des Bons de la Victoire se tient au Parc Lafontaine. Son annonce fait la une de tous les quotidiens, sauf du *Devoir* qui se contentera d'un compte rendu le lendemain, en troisième page<sup>72</sup>. Grandiose, le retour des héros s'avère soigneusement orchestré. Président l'événement, Louis Saint-Laurent, ministre de la justice, C.-G. Power, ministre de l'Air, Adélard Godbout, premier ministre du Québec et le brigadier-général Panet. Précédée d'un cortège en début de soirée, la cérémonie s'ouvre sur l'*Ô Canada* et se clôt avec le *God Save The King*. Sur ordre du gouvernement, tous les postes de radio canadiens diffusent l'hommage le soir même sur leurs ondes. Le climat de méfiance évoqué plus haut n'empêche pas les Canadiens français de se presser en grand nombre pour applaudir leurs « héros » Selon *Le Canada*, une foule de 25 000 personnes « délirantes » assiste à la cérémonie<sup>73</sup>. Plus sobre, *Le Devoir* confirme pour sa part que l'affluence a empêché une bonne partie du public d'approcher ses idoles. Tenus à distance, beaucoup ont dû se résigner à écouter les discours répercutés par les haut-parleurs<sup>74</sup>.

Le rassemblement permet de récapituler le récit stéréotypé du

raid et de lancer la campagne du 3e emprunt de la Victoire<sup>75</sup>. Le jour même de la cérémonie, des entrevues avec Dollard Ménéard, Armand Sabourin et d'autres vétérans font la une de *La Presse*. Le lieutenant-colonel aborde les événements sous l'angle stratégique – « Dieppe, une expédition nécessaire », lit-on en manchette –, tandis que l'abbé Sabourin vante l'héroïsme des Fusiliers – « Des Braves! Tous furent des braves<sup>76</sup>. » Ménéard s'en tient à la performance de ses soldats: « Dieppe, c'est une expédition qu'il fallait faire et que les Canadiens ont réussie ! », dit-il. Réserve, il affirme vouloir se borner à un simple témoignage<sup>77</sup>. Son discours au parc Lafontaine, le lendemain, prend néanmoins un ton nettement propagandiste :

Nos dispositions prises, déclare-t-il, nous avons eu le temps de réfléchir en cette nuit du 18 août. Nous songions à la France, courbée sous le joug allemand. Nous songions aux femmes, aux mères désespérées, aux enfants à qui les nazis arrachent le pain de la bouche, nous songions aux français devenus esclaves, nous songions que le prix de la capitulation est infiniment plus grand que le prix de la victoire.

Le lieutenant-colonel ne manque pas non plus de revendiquer l'héritage de la Grande Guerre dont les batailles épiques ont inspiré ses hommes : Vimy, Courcellette, Paschendaele et Ypres : « Nous savions que nous ne pouvions pas être moins braves que ceux de l'autre guerre. » Les publicités du 3e emprunt de la Victoire reprennent par ailleurs des extraits de son discours au parc Lafontaine :

Ceux qui là-bas risquent leur vie pour vous ont le droit de compter sur votre appui de tous les moments. Par votre labeur et votre argent c'est vous qui leur fournissez les armes de la victoire, sans lesquels les héros

les plus admirables sont impuissants. J'ai appris aujourd'hui que le gouvernement lance un troisième emprunt de guerre. Permettez-moi de vous demander d'être aussi généreux. Eux ne prêtent pas leur vie, ils la donnent<sup>78</sup>.

On ignore exactement quelle impression ont pu laisser les propos de Ménard sur le public canadien-français. On sait en revanche que ceux de l'abbé Sabourin scandalisèrent l'élite nationaliste. À la différence de Ménard, l'abbé s'aventure davantage sur le terrain politique. Multipliant les interventions incendiaires à la radio et dans les journaux, l'aumônier du FMR cible constamment les anti-conscriptionnistes. « Ce sont ceux qui ont attaqué Dieppe qui étaient debout » et non ceux qui s'opposent à l'effort de guerre outre-mer, clame Sabourin<sup>79</sup>. Même si cela n'apparaît ni dans *Le Devoir* ni dans aucun autre journal, l'affaire secouera la hiérarchie de l'Église. Dans ses mémoires, Lionel Groulx rapporte qu'à l'époque l'Archevêché de Montréal fut « assommé » de lettres et d'appels de protestation à ce sujet. Dans une lettre à Mgr Charbonneau, lui-même se plaint alors de l'incident en ces termes:

Notre peuple admet que le clergé lui rappelle son devoir, en temps de guerre; il ne comprend pas que des ecclésiastiques se fassent les propagandistes véhéments, provocateurs, de la politique de guerre du gouvernement, et nous prêchent par surcroît, l'abrutissement colonial, et même, de façon assez ouverte, la conscription pour outre-mer. À la vérité sommes-nous bien là dans notre rôle d'hommes d'Église? Et avons-nous beaucoup à gagner à exaspérer, de tant de manières, les sentiments de la jeunesse?

Le prélat aurait promis à l'abbé Groulx de faire taire Sabourin, sans grand résultat semble-t-il, le haut-

clergé appuyant de toute façon la politique de guerre du gouvernement canadien<sup>80</sup>. Par la suite, les références au raid s'estomperont dans les journaux, l'actualité reprenant ses droits.

## Épilogue

La tragédie fut-elle pour autant oubliée? Au Québec, il faut attendre l'après guerre pour retrouver de timides rappels aux dates anniversaires du raid. Ce n'est toutefois qu'à partir des années soixante que l'événement resurgit dans la mémoire collective. On assiste à cet égard à un curieux passage de témoin entre les générations, les plus progressistes reprenant à leur compte les critiques que formulaient autrefois les plus conservateurs à l'égard du raid. L'évolution est perceptible dans les journaux à partir du 20<sup>e</sup> anniversaire de Dieppe<sup>81</sup>. C'est dans *La Presse*, pourtant complaisante en 1942, que s'exprimera avec le plus de constance la mémoire douloureuse de l'événement. Plus de trente ans durant, c'est le journaliste Pierre Vennat de *La Presse* qui en sera le gardien fidèle. Fils du lieutenant André Vennat tué à Dieppe, le journaliste a commémoré le raid et porté la mémoire de son père dans les colonnes du quotidien de la rue Saint-Jacques, à l'occasion des grands anniversaires, mêlant ainsi mémoire individuelle et collective. Si le canevas factuel de ses articles change peu d'une commémoration à l'autre, on peut y discerner, en filigrane et au fil des ans, la révolte croissante d'un fils contre le sacrifice de son père. Révolte emblématique en ce qu'elle contient la révolte de toute une génération contre l'oppression de celle qui l'a précédée.

On s'aperçoit en effet qu'une attitude similaire à l'égard de la participation des Canadiens français au conflit prévaut dans différents véhicules, manuels d'histoire et littérature. À cet égard, le compte

rendu que l'on retrouve dans *Le petit manuel d'histoire du Québec*, se révèle significatif :

[En disant non au plébiscite de 1942] Les Québécois refusaient de se faire mettre l'uniforme sur le dos pour se faire expédier outre-mer comme chair à canon anglaise.

Ce sentiment fut confirmé le 18 août [sic] par le désastre de Dieppe. L'État-Major britannique veut voir si les Allemands défendent bien les côtes françaises. Pour vérifier une évidence, il lance 6100 soldats, dont les 4/5 sont des Canadiens, dans 253 bateaux vers les côtes françaises. Les pauvres gars tombent sur un convoi allemand à trois milles des côtes et le massacre commence. Quand ils réussissent à débarquer sur la côte française près de Dieppe, les mitrailleuses allemandes les descendent comme des lapins. Après deux heures [sic] de cette boucherie, l'état-major comprend que les Allemands défendent bien les côtes. On donne l'ordre d'évacuer les lieux. Sur les 4 963 Canadiens, 2 752 [sic] meurent sous les balles allemandes. Les 2211 qui restent, dont 617 sont blessés, réussissent à rentrer en Angleterre. Les colonisés servent toujours de chair à canon pour le colonisateur<sup>82</sup>.

Affichant un tirage de 125 000 exemplaires à la fin des années soixante-dix, cet essai confirme l'évolution du paysage intellectuel québécois de la période.

## Conclusion

L'analyse des journaux nous livre une image certes impressionniste, mais révélatrice à maints égards de l'opinion canadienne-française face au raid de Dieppe. En premier lieu celle-ci confirme la théorie de Henry et Tator selon laquelle le contenu de la presse peut refléter l'interaction des multiples courants de pensée qui traversent la société<sup>83</sup>. S'y expriment

en effet des opinions contrastées malgré la censure et qui débordent parfois les lignes partisans. Ainsi, la majorité des quotidiens francophones étudiés, de sensibilité libérale, se positionnent très clairement en faveur de la politique de guerre du gouvernement canadien, ce qui n'empêche pas certains éditorialistes d'interroger sévèrement la pertinence du raid. Quant au *Devoir*, contre toute attente, il fait preuve d'une réserve étonnante, alors que le *Globe and Mail* n'hésite pas à utiliser l'échec du raid pour atteindre le gouvernement libéral. Néanmoins, les publications plus ouvertement militantes, comme par exemple *Le Canada*, dénoncent régulièrement ceux qui critiquent le raid de Dieppe, révélant ainsi, en creux, un profond malaise. Dans l'ensemble, les journaux n'ont guère eu le choix de relayer l'information que leur transmettaient les services de presse officiels. Or, pour des raisons politiques évidentes, l'enjeu de la conscription entre autres, l'information destinée aux Canadiens français fait l'objet d'une manipulation particulièrement grossière. En situant au cœur de l'action la seule unité francophone impliquée dans l'opération Jubilee, les responsables des communications fabriquent ainsi des héros ad-hoc destinés à séduire un lectorat sensible. Sans doute espère-t-on ainsi stimuler le volontariat ou effacer les accusations de lâcheté que leur a valu un refus presque unanime de la conscription. L'entreprise s'avère d'autant plus maladroite que la publication quasi quotidienne de listes de victimes, blessées, décédées ou disparues dément constamment le discours triomphaliste qui entoure les « héros de Dieppe ». Ironiquement, l'acharnement médiatique dont ces derniers font l'objet semble avoir eu l'effet inverse de celui escompté. En apprenant l'ampleur du désastre, à la mi-septembre, les Canadiens français purent en déduire que les FMR avaient été les principales victimes du

raid, au point d'en faire un symbole d'oppression coloniale plusieurs décennies après les faits.

L'étude de la mémoire collective du raid de Dieppe nous a confirmé l'existence d'un ressentiment persistant au Québec. Cependant, contrairement à ce que l'on observe au Canada anglais, où l'émotion s'est canalisée dans une historiographie pléthorique, le raid n'a inspiré aucune étude critique du côté francophone<sup>84</sup>, la mémoire de l'événement se transmettant principalement à travers la littérature et les manuels scolaires<sup>85</sup>. À l'instar de ce que l'on a pu observer dans la presse de 1942, les Canadiens français ne débattent en effet jamais sérieusement de l'opération Jubilee. Deux raisons peuvent être invoquées : l'absence d'institutions susceptibles de soutenir le développement d'une historiographie militaire francophone et de l'indifférence envers une armée de tradition britannique à laquelle on peine à s'identifier. Quoi qu'il en soit, pour les Québécois francophones, c'est sans doute moins l'aspect militaire que politique du raid qui importe. Avec l'émergence du mouvement d'affirmation nationale québécois, à partir des années soixante, l'événement ressurgit dans les mémoires et s'impose comme un symbole de sujétion coloniale. L'essence de ce discours pourrait se résumer en une phrase : les Canadiens, notamment les Canadiens français, ont été sacrifiés à Dieppe au profit des intérêts britannique dans une guerre qui ne les concernait pas. Autrement dit, les détails de l'histoire se sont estompés, mais le ressentiment qui a nourri le mythe est demeuré intact.

## Notes

1. À ce sujet, consulter notre revue historiographique dans Béatrice Richard, « 70 ans après, le raid de Dieppe revisité », *Revue historique des armées*, 266, 2012 < <http://rha.revues.org/index7427.html> > (Consulté le 21 juillet 2012).

2. Brian Loring Villa, *Unauthorized Action: Moubatten and the Dieppe Raid*, Toronto, Oxford University Press, 1994 ; 1989; Peter J. Henshaw, « The Dieppe Raid: A Product of Misplaced Canadian Nationalism? », *Canadian Historical Review*, 77, 2, 1996, p.250-266.
3. Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeur, 2002.
4. Timothy J. Balzer, *Selling Disaster: How the Canadian Public was Informed of Dieppe*, M.A, University of Victoria, 2004; *The Information Front: The Canadian Army, Public relations and War News during the Second World War*, Ph.D, University of Victoria, 2009; « 'In Case the Raid is Unsuccessful...': Selling Dieppe to Canadians », *Canadian Historical Review*, 87, 3, September 2006, p.409-430.
5. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leur mythe?*, Paris, Seuil, 1983.
6. Claude Beauregard, Edwidge Munn et Béatrice Richard, « Portrait d'une division », introduction à Wilfrid Sanders, *Jack et Jacques, L'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, Comeau et Nadeau, 1996, p.9-19
7. Frances Henry and Carol Tator, *Discourses of Domination : Racial Bias in the Canadian English Language Press*, Toronto, University of Toronto Press, 2002.
8. Le présent article propose une version remaniée et approfondie de ces aspects qui ont été traités dans le troisième chapitre de notre étude, *La Mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB éditeur, 2002.
9. Timothy J. Balzer, *The Information Front... op.cit.*, p.143.
10. William R. Young, «Le Canada français et l'information publique pendant la Seconde Guerre mondiale», *Bulletin d'histoire politique*, 3 /4, printemps/été 1995, p.227-241.
11. *Le Devoir*, 28 août 1942, p.1.
12. Timothy J. Balzer, *The Information Front...*, p.156.
13. *Ibid*, p.166-177.
14. Sur la propagande: William Robert Young, *Making The Truth Graphic: The Canadian Government's Home Front Information Structure and programmes During World War II*, U. of British Columbia, PH. D. 1978. Sur la censure: Claude Beauregard, *Guerre et censure, l'expérience des journaux, des militaires et de la population pendant la Deuxième guerre mondiale*, Ph.D., Université Laval, Québec, 1995.
15. William Robert Young, *Making The Truth Graphic...*, *ibid.*, p.172.
16. ANC, King's Papers, J4 series additional, vol. 414, file 3990, n. p., Charles Vining, « Canadian publicity in U. S. A. Report to the Prime Minister », 10 juillet 1942, p.2-7. Précisons que le Bureau de l'information publique, créé le 8 décembre 1939, est remplacé en septembre 1942 par la Commission d'information en temps de guerre, placée sous l'autorité du premier ministre.

17. Incident rapporté dans *Le Devoir*, 28 août 1942, p.1.
18. Jeannette et Guy Boulizon, *Stanislas, un journal à deux voix*, Montréal, Flammarion, 1988, p.143. Entrevue avec Jeannette et Guy Boulizon, 6 octobre 1995, Outremont.
19. Entrevue avec François-Albert Angers, 15 septembre 1995, HEC, Montréal.
20. Gérard Cachat, André Donneur, *À la recherche de mes racines*, Montréal, Lidéc, 1984, p.577-578.
21. *Le Devoir*, 19 août 1942, p.2 et 3.
22. Georges Pelletier, *Le Devoir*, *ibid.*, p.1.
23. Manchette: « Débarquement à Dieppe/Le tiers de l'expédition est formée de Canadiens/Des commandos anglais, des fantassins canadiens, des rangers américains, des Français, attaquent sur 60 milles des côtes », *La Presse*, 19 août 1942, p.1.
24. *La Canada*, 20 août 1942, p.2.
25. *Ibid.*, p.2.
26. *Le Devoir*, 20 août 1942, p.1.
27. *Le Devoir*, *ibid.*, p.1; *La Presse*, 20 août 1942, p.21.
28. Gérard Pelletier, *Le Devoir*, 20 août, p.1.
29. Gérard Pelletier, *Le Devoir*, 21 août 1942.
30. *La Canada*, 21 août 1942, p.1.
31. *La Presse*, 21 août 1942, p.1.
32. *La Patrie*, 21 août 1942, p.5.
33. *La Presse*, 19 août 1942, p.1.
34. *La Patrie*, 20 août 1942, p.1.
35. William Stewart, « La belle conduite de nos fusiliers », *La Presse*, 21 août 1942, p.1.
36. « Les 'Fusiliers Mont-Royal' nous ont fait honneur à Dieppe », *La Canada*, 21 août 1942, p.1. « L'exploit de Dieppe. Les Fusiliers Mont-Royal ont joué un rôle de premier plan », *Le Devoir*, 21 août 1942, p.3.
37. « L'exploit de Dieppe. Les Fusiliers Mont-Royal ont joué un rôle de Premier plan », *Le Devoir*, 21 août 1942, p.3.
38. *Ibid.*, p.3.
39. William Stewart, « La belle conduite de nos Fusiliers », *La Presse*, 21 août 1942, p.1. William Stewart, « Les Fusiliers Mont-Royal ont bravé l'enfer », *La Presse*, 22 août 1942, p.11; « Les Fusiliers Mont-Royal, héros canadiens français de l'épopée de Dieppe », *La Presse*, p.45.
40. « Les Fusiliers Mont-Royal nous ont fait honneur à Dieppe », *La Canada*, 21 août 1942, p.1.
41. En première page une photo présente l'inhumation solennelle de « onze militaires canadiens tués dans le glorieux raid des commandos à Dieppe » au cimetière canadien de Broockwood, en Angleterre. *La Presse*, 25 août 1942, p.1.
42. *La Presse*, 2 septembre 1942, p.3 et 10; *La Patrie*, 2 septembre 1942, p.3-4, *Le Devoir*, 2 septembre 1942, p.3.
43. *La Presse*, 15 septembre 1942, p.1 et 9; *La Patrie*, 15 septembre 1942, p.3 et 26; *Le Devoir*, 15 septembre 1942, p.3.
44. Reproductions intégrale de la conférence dans *La Presse*, 5 septembre 1942, p.53, *La Patrie*, p.19-48-50; des extraits dans *Le Devoir*, 5 septembre, p.9.
45. *Le Devoir*, 24 août 1942, p.3 et p.10; 25 août, p.3; 26 août, p.6, 27 août, p.3; 28 août, p.3; 29 août, p.331 août, p.3, 3 septembre, p.4; 8 septembre, p.6. *La Presse*, 24 août, p.1; 25 août, p.2; 26 août, p.2 et p.25; 27 août, p.2; 29 août, p.30 et p.47; 31 août, p.25, 1er septembre, p.1 et p.9; 2 septembre, p.26; 4 septembre, p.2; 10 septembre, p.30. *La Patrie*, 21 août, p.1 et 3; 23 août, p.1, 3, 46 et 49; 24 août, p.3 et 26; 25 août, p.3-4 et 6; 26 août, p.3 et 26; 30 août, p.1, 26 et 53; 4 septembre, p.7. *La Canada*, 22 août, p.1.
46. "Can we be expected to know the truth and act upon it if those who are leaders keep the facts from us and try to feed us on sugar-coated stories." *Ottawa Journal*, 25 août 1942, p.10. Cité par Timothy J. Balzer, *The Information Front... op.cit.*, p.159.
47. « Despite official protestations that the raid on Dieppe was a startling success, there is little evidence to justify that conclusion », John Collingwood Read, "Dieppe's lessons being Studied", *Globe and Mail*, 26 août, 1942, p.3. Cité par Timothy J. Balzer, p.159.
48. *La Patrie*, 29 avril 1942, p.4.
49. *Le Devoir*, 25 août, p.3.
50. Surnom souvent donné à *La Presse*.
51. La publicité précise: « M. Munro est revenu au Canada en aéroplane à la demande de la 'Canadian Press' afin de dire au peuple canadien comment ses soldats se sont comportés lors de cette attaque épique sur une forteresse de l'Axe », *Le Devoir*, 4 novembre 1942, p.6.
52. Propos rapportés dans *Le Devoir* et *La Presse* du 22 août 1942.
53. «Vingt minutes sous un feu foudroyant», *La Presse*, 21 août 1942, p.2.
54. «Le raid de Dieppe/Causerie d'un journaliste qui en fut témoin - Le rôle des Fusiliers Mont-Royal - Résultats du raid», *Le Devoir*, samedi 5 sept 1942, p.9.
55. *Ibid.*, p.1.
56. Texte intégral de la conférence de Ross Munro, *La Presse*, 5 septembre 1942, p.39.
57. « Une telle attitude aura des répercussions importantes, écrit Claude Beaugard. [Ross Munro] fut un des rares correspondants à participer au raid de Dieppe (19 août 1942). Son premier article sur cette opération donne l'impression que le raid fut un succès. Pourtant il a dû réaliser qu'il s'agissait d'un désastre monumental. Mais la censure était à l'œuvre. » Claude Beaugard, *op.cit.*, p.182-183. De même Bob Bowman, de Radio-Canada, présent à Dieppe, rapporte lui aussi que le raid est un succès: «Without this experience, a second front would have been suicide.» ANC, fonds Bushnell, MG 30, E250, vol 1, dossier 17, Bob Bowman, Canadiens at Dieppe, an Eyewitness Account, 20 août 1942, cité par Beaugard, p.183.
58. *La Presse*, 15 septembre 1942, p.1.
59. *Ibid.*, p.2 et 11.
60. *Le Devoir* 15 septembre 1942, p.1.
61. Timothy J. Balzer, *The Information Front... op.cit.*, p.163.
62. Timothy J. Balzer, *The Information Front... op.cit.* p.167-170.
63. *La Presse*, 16 septembre, p.8.
64. *Le Devoir*, 21 septembre 1942, p.1.
65. « Les leçons de Dieppe », *La Patrie*, 16 septembre 1942, p.10).
66. Cité par Léopold Richer, *Le Devoir*, 29 octobre 1942, p.10.
67. *Le Devoir*, 18 sept, 1942, p.3; *La Presse*, 18 septembre, p.17; *La Canada*, 19 septembre, p.3.
68. *Le Devoir*, 18 septembre 1942, p.3; *La Presse*, 18 septembre 1942, p.17.
69. *Le Devoir*, 19 septembre 1942, p.1.
70. *La Presse*, 18 septembre 1942, p.18.
71. *Le Devoir*, 2 octobre 1942, p.3 et 6; *La Presse*, 2 octobre 1942, p.15; *La Canada*, 3 octobre 1942, p.2.
72. *La Presse*, 15 octobre 1942, p.1, 3 et 19; *La Patrie*, 15 octobre 1942, p.1, 3 et 26; *La Canada*, 16 octobre 1942, p.1 et 3.
73. *La Canada*, 16 octobre 1942, p.14.
74. *Le Devoir*, 16 octobre 1942, p.3.
75. *La Presse*, 19 octobre 1942, p.14.
76. *La Presse*, 15 octobre 1942, p.1.
77. *Ibid.*, p.1 et 19.
78. *Ibid.*, p.15.
79. *La Canada*, 26 octobre 1942, p.12.
80. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, t. 4, Fides, Montréal, 1974, p.250-251.
81. Cette résurgence se manifeste en particulier au moment du dévoilement à Dieppe, le 18 août 1962, d'un monument aux Fusiliers Mont-Royal. Le lieutenant-colonel Ménard, ancien commandant des fusiliers est aux premiers rangs. C'est la première grande commémoration officielle du raid qui rassemble plus de 400 vétérans canadiens. Les ministres des anciens combattants des deux pays concernés, le Canada et la France, sont présents. *Le Devoir*, 11 août 1962, p.2.
82. Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1979, p.198.
83. Frances Henry and Carol Tator, *Discourses of Domination ... op.cit.*
84. Les études francophones sont essentiellement l'œuvre d'auteurs français : René Abaudret, Dieppe : le sacrifice des Canadiens, 19 août 1942, Paris, Robert Laffont, 1969; Claude -Paul Couture, *Opération «Jubilee»*: Dieppe, 19 août 1942, Paris: Éditions France-Empire, 1969 ; Jacques Mordal, *Les Canadiens à Dieppe*, Paris, Presses de la Cité, 1962. À cette liste s'ajoute une traduction de l'anglais, Brereton Greenhous, *Dieppe, Dieppe*, Montréal, Art Global, 1992.
85. À ce sujet, consulter Béatrice Richard, *La mémoire de Dieppe...*, *op.cit.*, p.99-139.

Béatrice Richard est professeure agrégée, directrice du département des Humanités et Sciences sociales au Collège militaire royal de Saint-Jean (Québec) et affiliée au département d'histoire du Collège militaire royal du Canada (Ontario). Elle se spécialise en études culturelles de la guerre avec une attention particulière pour l'attitude des Canadiens français face aux conflits armés et aux institutions militaires. Lauréate du Prix C.P. Stacey 2004 pour son livre, *La Mémoire de Dieppe: radioscopie d'un mythe* (VLB éditeur, 2002) elle a également reçu celui du meilleur article de la *Revue de la Société historique du Canada* avec "Quelle guerre raconter? Le dilemme du légionnaire Paul Caron." Personal website: <<http://www.cmrsj-rmcsl.forces.gc.ca/cp-fs/brichard/pp-pp-richard-fra.asp>>